

Vieillir ici ou vieillir ailleurs : les immigrés âgés à l'heure du choix

Omar SAMALI

Il est encore inhabituel de céder la parole aux immigrés et de les entendre s'exprimer sur leur vieillesse et sur cet autre moment de la vie et de la condition immigrée. Une condition qui semble s'éterniser parce que nombreux lui sont restés fidèles, dans leurs comportements, dans leur façon de vivre le quotidien.

La retraite, comme extrémité de la condition immigrée et la vieillesse, comme identité dans l'immigration, n'ont pas auguré les transformations conventionnelles escomptées de cette présence immigrée en France. Elle ne s'est nullement traduite par un retour massif des anciens travailleurs immigrés dans leur pays d'origine.

C'était compter sans le poids des années, sans leurs effets sur les individus, sans l'enracinement de ces derniers, sans les habitudes prises par les uns et les autres au sein de l'immigration. Seuls ou en famille, les anciens travailleurs immigrés ont tous été profondément pénétrés par "la vie en France" et l'immigration s'est installée définitivement dans un provisoire permanent.

LA BOUCLE EST BOUCLÉE...

Le temps dans l'immigration est devenu un temps ordinaire désormais, jalonné par les aléas de la vie et l'expérience sociale vécue dans l'immigration compte de plus en plus dans la vie des individus, même si ces derniers, et notamment les plus âgés, demeurent encore partagés entre la nostalgie du pays d'origine, les nécessités de la vie quotidienne, la force de l'habitude et, surtout, la peur de ne pas pouvoir "s'en sortir" dans un pays d'origine qu'on connaît de moins en moins bien. Les années "données à la France", la présence des enfants et des petits-enfants ont rendu toute perspective de retour de plus en plus improbable et jusqu'aux confins de la mort, on se résout aujourd'hui à rester auprès des siens.

Désormais, la boucle est bouclée et les cycles de l'immigration rompus, puisque nous parlons de retraite, de vieillesse et de fin de vie en France. Bref,

d'un ensemble de situations sociales qui, par le passé, signifiaient surtout le terme de l'immigration.

Ce sont les Maghrébins ou les Portugais aujourd'hui. C'étaient les Espagnols, les Italiens ou les Polonais par le passé. Nous n'en saurons rien non plus, de toutes ces populations plus récentes encore, venues dans ce pays par des itinéraires très divers et dont on sait autant par les recensements que par les enquêtes de terrain qu'elles comptent des personnes âgées également. (Cf. recensement de la population, *Actualités Migrations* N°429).

S'agit-il d'une vieillesse ordinaire ? D'une vieillesse atypique ? D'une vieillesse misérable ou d'une vieillesse heureuse et paisible ? Les immigrés âgés sont-ils tous traités de la même façon, leur présence est-elle perçue de la même manière ? Leur insertion ou leur intégration (comme on voudra) épouse-t-elle les mêmes voies ? Se supporte-t-elle par le même regard notamment dans les politiques publiques ?

A priori, rien n'autorise à incriminer ou à douter de l'équité du pays d'accueil dans le traitement de tous ceux qui sont venus le servir.

Néanmoins, il y a lieu aujourd'hui de souligner que la diversité humaine que draine l'immigration, la distance culturelle de plus en plus manifeste entre le pays d'accueil et ses immigrés, les règles nouvelles de désignation des immigrés par inclusion ou exclusion à partir de leur appartenance ou non aux nations européennes, soulèvent des inquiétudes et introduisent clairement des disparités qui toucheront divers aspects de la vie sociale.

Il suffit, à ce propos, de rappeler la nouvelle recomposition du paysage européen et l'entrée sur la scène du

marché commun européen, de pays comme l'Espagne et le Portugal qui étaient jusqu'à une époque très récente des pays d'émigration. Ces changements statutaires introduisent des disparités entre les immigrés eux-mêmes en termes de droits sociaux et de prestations de retraite diverses, servies ou non, à partir d'enjeux politiques complexes et de relations bilatérales entre la France et les pays d'origine. La nouvelle ligne de distinction se situe entre l'appartenance ou non des immigrés à l'espace communautaire européen et de ce fait les appréhensions des immigrés non ressortissants de la CEE sont bien légitimes, d'autant plus qu'il s'agit de personnes âgées déroutées déjà par les choix ou les décisions à prendre entre leur pays d'origine et la France.

L'immigration est une réalité sociale totale. C'est au sein de cette réalité que de nouvelles règles d'échanges ont fait leur apparition, que les supports identitaires et sociaux, dans les familles mêmes, ont connu maintes et maintes transformations et que la condition sociologique de l'immigré lui-même a radicalement changé : paysan, homme de la terre dans son pays, il est devenu dans l'immigration citadin ou, surtout, ouvrier. Et pour reprendre une expression de A. SAYAD, "l'existence ancienne dans sa totalité tend à apparaître comme un archaïsme absurde parce qu'on le mesure à des critères nouveaux."

LIRE LA VIEILLESSE IMMIGRÉE EN FRANCE

La réalité gérontologique immigrée en France est une réalité encore inégale dans ses tonalités, dans les aspirations des vieux immigrés, dans le recensement et le repérage de leurs besoins et dans leur appréhension de la vie quotidienne, ainsi que dans leur mode d'habitat et de vie aujourd'hui, dans la permanence et la perpétuation de cette vieillesse au sein de l'immigration.

La santé, la maladie, les questions de ressources, la vie de famille, l'exil à nouveau — parce que les années passées en France ont laissé des traces — et tant de petits détails de la vie quotidienne, qui prennent des proportions importantes et une place "inquiète" ou "dramatique"

dans la vie des personnes âgées, sont autant de problèmes nouveaux auxquels la condition d'immigré, seule identité possible et seule voix d'expression n'a pas préparé toutes ces personnes âgées.

On aurait pu croire, à juste titre, et notamment en ce qui concerne cette vieillesse en France, issue d'une immigration de travail (et de celle-ci uniquement), dont on connaissait au préalable les objectifs et les aspirations des candidats, que la retraite et la pension légitime qui lui correspond, auraient pu inciter quelques-uns au retour dans leur pays d'origine. Ceci, d'autant plus qu'une retraite, même modeste en France, a encore des chances de situer son titulaire, dans beaucoup de pays d'émigration où

difficultés notoires que connaissent les familles immigrées pour se loger et, enfin, d'une certaine inadaptation de ces vieux dans les lieux de vie collectifs pour des personnes âgées en France.

Par ailleurs, si l'immigration aujourd'hui est une situation totale, elle continue néanmoins à fonctionner organiquement comme une juxtaposition de situations sociales très diverses. C'est de la sorte, aujourd'hui, que la présence de vieux travailleurs, isolés et sans famille en France, participe du même paysage social que celui des familles qui se sont reconstituées au sein de l'immigration. Il est sans conteste à ce sujet, que l'immigration n'a pas totalement fait le deuil de ses propres vestiges et n'a pas



le revenu individuel est encore insignifiant par rapport aux salaires et aux pensions dans les pays industrialisés, dans une catégorie sociale, du moins à l'abri du besoin sinon relativement aisée.

Lire encore la vieillesse des immigrés en France, c'est rendre compte de la présence des familles dans l'immigration, des relations qui subsistent entre les générations et de la place qui est dévolue aux anciens. C'est aborder également la vie d'hommes et de femmes immigrés, isolés, sans aucun lien de parenté autour d'eux, confrontés aux affres de la solitude et de l'oubli et, surtout, faisant-fonction d'offrandes sacrificielles sur l'autel de la "modernité" et de l'"occidentalisation" des comportements, des habitudes et des contraintes de la vie urbaine, des

totalement rompu avec ses formes les plus sévères de la présence des immigrés en France.

Pour des raisons très diverses, notamment le coût du loyer, la proximité des amis, les habitudes prises dans l'immigration et l'impossibilité d'accéder à un logement social à cause de l'insuffisance des logements disponibles, sans compter les pratiques pour le moins douteuses de certains logeurs, ce qui a pour effet de prolonger indéfiniment les délais d'attente d'un logement social, beaucoup d'immigrés âgés, ou même très âgés, ont continué à habiter leur logement de travailleurs célibataires, c'est-à-dire dans la plupart des cas des meublés, des garnis et des foyers. On peut douter encore de l'efficacité d'une quelconque insertion de

ces populations dans leur environnement, avec l'arrivée, déjà, de plus en plus de résidents de ces établissements à la retraite, lorsqu'il ne s'agit pas de considérer d'emblée la situation des invalides, des malades de longue date, des chômeurs de longue durée et des pré-retraités qui y habitent.

Ces "lieux de vie" précaires, ségrégatifs et surdéterminés ethniquement ont été, certes, l'aboutissement d'un itinéraire résidentiel immigré très complexe. Mais, ce qui est en jeu aujourd'hui, au regard de l'immigration (en général) et au regard de cette vieillesse (en particulier), ce n'est plus l'amélioration notable que l'hôtel ou le foyer ont apporté par rapport aux baraquements de chantiers et autres appendices locatifs précaires, c'est surtout le décalage qu'il y a, aujourd'hui, entre un logement provisoire et des occupants qui le sont de moins en moins. Curieuse intégration...

C'est une chimère encore de croire que l'immigration aurait pu combler de bonheur les nombreuses épouses d'immigrés, surtout lorsqu'on connaît l'insuffisance de leurs ressources, leur manque de formation et le veuvage qui les attend. Tout au plus, peut-on parier sur leur adaptation instrumentale dont le vernis vole en éclats dès lors qu'elles sont confrontées directement à des responsabilités qui les mettent aux prises avec les rouages complexes de la vie civile en France. On se trompe également lorsque l'on croit que le regroupement familial a été la solution extrême à cette transhumance que certains immigrés, et notamment les plus âgés, entretiennent encore. Les modes de vie et de logement des célibataires (foyer, hôtel...) gênent énormément, ne serait-ce que les visites épisodiques que certaines épouses effectuent en France. Des solutions sont parfois trouvées à travers les réseaux de solidarité, ou encore, à travers des liens familiaux.

La complexité de ce phénomène n'a d'égale que les difficultés spécifiques qui en découlent, dès lors que le maintien sur ce mode de vie s'avère impossible ou inadéquat et que la perspective d'entrée en institution gériatrique devient la seule alternative. Avec, cependant, tout ce que cette présence révèle comme situations conflictuelles, faites de malentendus et

d'incompréhension dans la prise en charge de ce nouveau public.

Si l'immigration vers la France, notamment celle d'après-guerre, venue essentiellement des pays pauvres, s'enracine et prolonge même les liens historiques d'une ancienne puissance coloniale avec bon nombre de ses anciens colonisés (l'histoire est là et nul ne peut en faire abstraction), il convient tout de même de dire que beaucoup d'immigrés sont venus poussés par le besoin et la nécessité. La France, cristallisait sur elle autant les "mythes" de la richesse que l'espoir d'enrichissement.



Néanmoins, le parcours de certains immigrés âgés n'est autre chose aujourd'hui qu'une reproduction fatale, voire le prolongement des conditions initiales de pauvreté qui ont été à l'origine même de l'émigration et que l'on pensait pouvoir éradiquer en s'exilant en France.

On voudrait rappeler ici que d'aucuns bénéficient, certes, de compléments sociaux à travers les mécanismes de l'aide sociale aux personnes âgées, d'autres relèvent de la solidarité nationale à travers le revenu minimum d'insertion (RMI), cependant, certains — et ils sont nombreux — survivent en attendant la mort dans les hébergements d'urgence des associations caritatives, dans les centres d'accueil pour les populations sans abri, sans domicile fixe et sans ressources.

UNE VIEILLESSE NON-ORDINAIRE

Tous ces vieux immigrés, hommes et femmes, partagent solidairement la singularité d'être d'abord des étrangers en France, trop malades, trop handicapés, trop vieux même pour certains et trop pauvres pour pouvoir retrouver une issue "honorabile" à leur situation, conforme à leurs aspirations premières.

Bref, la précarité, la pauvreté et la misère, voire la marginalité et la clocharisation de certains est devenue une réalité courante, manifeste et appelle même à des répliques d'urgence. Elle était déjà manifeste dans l'impossibilité du retour à l'emploi il y a quelques années pour certains pour des raisons de santé, ce dont allaient découler certaines situations, dramatiques aujourd'hui. L'emploi leur a été souvent fermé, par manque de qualification mais aussi parce que les emplois aménagés pour les travailleurs handicapés sont toujours très insuffisants et que les chances de ré-emploi d'un étranger (au mépris de la loi, certes) sont limitées et, enfin, parce que certains sont entrés dans un cycle infernal de complications de santé, d'invalidité et de chronicité désormais irréversibles.

Cette précarité est manifeste dans leur habitat, lorsqu'il faut sérier les nombreuses expulsions, uniquement à des fins immobilières spéculatives témoins d'une rapacité qui gangrène les grandes villes, sans aucun espoir de relogement.

Par conséquent, cette vieillesse n'a rien d'une vieillesse ordinaire pour des gens ordinaires. Elle n'est pas non plus une vieillesse populaire, dans laquelle on pourrait reconnaître ou identifier pour tout le monde les mêmes marques de l'exclusion. Celle-ci est marquée par des touches singulières, par ses propres complications qui viennent accroître le désarroi de ces aînés dans l'immigration. Sans compter que le regard de l'immigration et des immigrés sur eux-mêmes est un regard incroyablement sévère, en particulier vis-à-vis des situations d'échec, comme si les immigrés conjuraient mieux leur angoisse, leur peur de ne pas réussir, en éloignant irrémédiablement ces images détestables de l'échec.

Seule la mort, une mort anonyme surtout, vient de temps à autre mettre terme à ces situations, à ce cycle infernal de marginalisation. Elle met une fin à cet affront et à la déchéance sociale, lourde à porter par ceux qui en sont les victimes.

DU GARNI AUX STRUCTURES POUR PERSONNES AGÉES

Une longue fréquentation de cette réalité de la vieillesse des immigrés en France, nous suggère de sérier les problèmes et de centrer le regard, parfois, sur les plus complexes et les plus menaçants dans cette insertion à laquelle ils aspirent tous, mais conflictuelle par tout ce qu'elle véhicule comme charges émotionnelles, comme ruptures et comme difficultés.

L'arrivée des anciens travailleurs immigrés qui sont restés célibataires ou qui se sont retrouvés isolés au hasard des aléas de la vie, dans les structures d'hébergement pour personnes âgées, est une priorité en matière de politique sociale. Nous assistons aujourd'hui en France à l'arrivée dans les sites gériatriques publics et privés, de gens nouveaux, totalement isolés et subissant déjà les affres de la solitude. Les familles, les relations sociales et les liens de parenté ont subi en France de multiples changements qui expliquent sans peine de telles attitudes nouvelles au regard de la prise en charge des anciens.

Ce passage vers les institutions a été le premier indice repérable des carences dans l'insertion de cette population âgée. Il prend le relais, dans la plupart des cas, des garnis, des meublés, des foyers de travailleurs immigrés et dans de nombreuses situations, d'un logement précaire dont ces gens ont été expulsés. Il supplée tantôt à l'absence franche d'une famille en mesure d'assurer à un ancien de plus en plus érodé dans sa santé le gîte et le couvert, tantôt à leur incapacité matérielle à garder un ascendant et s'acquitter de sa prise en charge.

Ce n'est que dans l'idéal encore que la vieillesse est un écoulement paisible et ordinaire du temps. Elle reste malheureusement une étape souvent sanctionnée par la maladie et l'amointrissement des forces. A cette logique, à cette règle, n'échapperont ni les immigrés ni les autres.

La présence de vieux immigrés dans les sites gérontologiques et gériatriques, bien que limitée encore parce que cette vieillesse commence à peine à livrer ses problèmes collectifs, mais aussi individuels, aux gens eux-mêmes et à leur environnement d'accueil. Il va sans dire que cette situation traduit ce qu'il est advenu des solidarités encore perceptibles au Maghreb et dans bien d'autres sociétés qui fonctionnent encore sur un mode de vie clanique et lignager.

Nul doute — nous en avons les preuves tangibles — que l'expérience immigrée, prise dans sa globalité, a



dépouillé les gens de l'immigration et les aînés, entre autres, des virtualités ancestrales encore empreintes de bienveillance à leur égard.

L'insertion des vieux immigrés dans ces nouveaux lieux est assez problématique même si les immigrés ont l'habitude de la vie en groupe. Cette situation introduit une autre caractéristique dans la vie de l'immigration, à savoir les formes extrêmes de l'isolement socio-affectif, psychologique, linguistique et sensoriel même.

Toutes ces difficultés, nées de situations nouvelles, déroutent le personnel médical et para-médical, les travailleurs sociaux dans leur grande diversité et même les rares bénévoles qui se risquent à apporter quelque réconfort à ces gens.

Déjà, les problèmes de la langue, en

eux-mêmes et ce qui en résulte comme difficultés dans les relations quotidiennes, sont souvent la source de conflits multiples et surtout, un indice de la majoration de l'isolement et de la solitude des anciens travailleurs immigrés âgés.

L'absence de références, élaborées sur l'identité des immigrés et les supports anthropologiques traditionnels dont elle s'inspire et auxquels elle s'articule souvent, rendent les actes de soins, les démarches de communication et les entreprises de soutien et d'accompagnement dans la vieillesse, mêmes nourris de bienveillance et de générosité, difficiles sinon impossibles.

DIRE ET AGIR À CONTRE-COURANT

L'inadaptation notoire qui caractérise la totalité de ces situations en milieux gérontologique et gériatrique n'est qu'un avant-goût d'une situation d'ensemble qui risque de s'amplifier avec l'arrivée du plus grand nombre des immigrés de cette génération à la retraite et dans la vieillesse.

On a peine à imaginer l'intensité du sentiment d'étrangeté ressenti par les immigrés âgés institutionnalisés : étrangers à eux-mêmes, parce que leur parcours en France s'est fatalement détourné de ses objectifs édictés au départ, étrangers par leur mode de présence, par leur statut et, jusque dans les images les plus élémentaires de l'autre, de l'étranger et de l'immigré.

Etrangers parce que leur présence dans une institution — quand bien même parviendraient-ils à la légitimer à leurs yeux et aux yeux de toute la communauté par la maladie, les handicaps, par leur dépendance irréversible qui appelle une aide constante ou, enfin, par les soins qu'ils sont sensés y recevoir — est très souvent mal vécue. Nombreux sont ceux qui la ressentent comme une déchéance sociale et, en tout cas, une blessure narcissique douloureuse, au regard de ce qu'ils estiment eux-mêmes être l'image d'un bon vieillard, ayant fait face à ses devoirs, pris ses responsabilités, rempli ses fonctions.

Vieillir, c'est vivre longtemps. Et pour ces immigrés, c'est bien là un autre

paradoxe de l'immigration. Dans la cohorte des images qui se bousculent au sujet de la vie immigrée en France, ce sont essentiellement l'usure prématurée, les risques réels et dangereux d'un ensemble d'activités professionnelles ingrates dans lesquelles on retrouve souvent les travailleurs immigrés, qui transparaissent comme craintes et comme faits établis. Tenir donc un propos sur la vieillesse est en soi une originalité qui vient apporter une autre version sur la quotidienneté. Ces vieux ont donc gagné des années, du moins ils les ont arrachées à une vie de labeur intense et ils se sont inscrits, comme les français, dans un allongement de leur espérance de vie. Pour tout le monde aujourd'hui, ce gain est à la fois précieux et souvent complexe. Précieux, parce que nous nous nourrissons de cette "illusion" de retarder au maximum l'échéance de la mort. Complexe, parce qu'il faut constamment apporter un "sens", un "contenu", à cette vie vieillissante. Alfred SAUVY disait que "c'est une épreuve redoutable que d'écrire à contre-courant" (2). Redoutable, parce que nous baignons encore en France, au regard de cette problématique, dans une douce tautologie tenue sur

l'immigration et sur ses gens. Une vision qui, somme toute, se nourrit encore d'approximations, d'a priori, de préjugés et de stéréotypes très tenaces.

A contre-courant, parce que les faits que nous évoquions semblaient jusqu'à une époque très récente comme de simples épiphénomènes, conjoncturels plutôt que structurels et, surtout, ne nécessitant de la puissance publique aucune initiative spécifique ni perspective politique à long terme.

A plus de quarante ans aujourd'hui, non seulement les foyers n'ont pas disparu, mais la demande d'y entrer reste aussi importante. Dans le même ordre d'idées, on pensait aussi que les effets du temps et de l'amélioration du quotidien allaient inciter les pionniers à trouver d'autres solutions à leur présence. Il n'en est rien globalement puisque certains ont continué à perpétuer cette vie, faite de frugalité encore.

UNE INTÉGRATION SILENCIEUSE

Il y a à la fois quelque chose de pathétique et d'insolent dans ces entreprises et appréhensions. Finir sa vie en France, y être enterré pour rester près de

ses enfants et petits-enfants et parce que cette terre est devenue aussi familière, est le meilleur exemple encore insoupçonnable sur l'intégration silencieuse de cette population en France.

Voici donc une réalité d'ensemble qui ne porte plus sur les seuls anciens travailleurs isolés. Elle porte également sur des familles dans lesquelles la vieillesse d'un ascendant se pose aussi. Elle porte sur l'univers très mal connu de ces femmes immigrées qui finissent plus ou moins bien leur vie en France et dont certaines arrivent aussi aux âges de la retraite. Elle porte sur ces ascendants qu'on a fait venir à un moment ou un autre dans l'immigration, le plus légalement du monde et dont certains vont finir leur vie dans une maison de retraite ou dans un hôpital gériatrique.

Tout ce public, dans sa diversité, alimente aujourd'hui des préoccupations gérontologiques nouvelles auxquelles nous devons prêter une attention soutenue et un zeste de générosité également. ■

(1) : Abdelmalek SAYAD. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. Ed. Universitaires. Bruxelles 1991. 331 p.

(2) : Alfred SAUVY. *Immigration et protection sociale*. Sous la direction d'Ely Alfandary. Ed. Sirey 1987.

"Comme Socrate, l'immigré est atopos sans lieu, déplacé, inclassable. Rapprochement qui n'est pas là seulement pour ennoblir, par la vertu de la référence. Ni citoyen ni étranger, ni vraiment du côté du Même, ni totalement du côté de l'Autre, l'immigré se situe en ce lieu "bâtard" dont parle aussi Platon, la frontière de l'être et du non-être social. Déplacé, au sens d'incongru et d'importun, il suscite l'embarras ; et la difficulté que l'on éprouve à le penser (...) ne fait que reproduire l'embarras que crée son inexistence encombrante."

Pierre BOURDIEU, Préface de "L'immigration ou les paradoxes de l'altérité" (1991).

A l'occasion de la sortie du N° 64
"Ecart d'identité" et l'A.D.A.T.E.
vous invitent à une rencontre-débat avec

Omar SAMAOLI

sur le thème de

"La vieillesse et les immigrés"

LE MERCREDI 14 AVRIL

à l'A.D.A.T.E.

5, place Sainte Claire à GRENOBLE.

Pour tous renseignements : A.D.A.T.E., tél. 76 44 46 52.